

A watercolor portrait of Eugène Varlin, a man with a full dark beard and mustache, wearing a dark suit jacket, a white shirt, and a red bow tie. The background is a solid grey. The portrait is rendered with soft watercolor washes and dark ink outlines.

# Eugène Varlin

*Aux origines  
du mouvement ouvrier*

Jacques Rougerie



# Eugène Varlin

*Aux origines  
du mouvement ouvrier*

Jacques Rougerie

*À Michèle Riot-Sarcey  
pour ses relectures attentives.*

© Éditions du Détour, Paris, 2019  
30, rue Buchou, 33800 Bordeaux.  
[www.editionsdudetour.com](http://www.editionsdudetour.com)  
Diffusion : CDE — distribution : Sodis.

Conception graphique :  
Richard Cousin — [yumyum.fr](http://yumyum.fr)  
Correction ortho-typographique :  
Valérie Tougard.

Tous droits réservés. Aucune partie de  
cette publication ne peut être reproduite,  
stockée ou transmise sous quelque forme  
que ce soit, électronique ou mécanique,  
photocopie ou enregistrement, sans  
autorisation préalable écrite de l'éditeur.  
Tous les efforts ont été mis en œuvre  
pour identifier correctement les sources  
et les droits d'auteur de chaque texte et  
image. L'éditeur présente ses excuses en  
cas d'erreur ou d'omission, qu'il s'engage  
à corriger lors de futures éditions.

ISBN : 979-10-97079-60-4.  
Dépôt légal : avril 2019.

L'IMPORTANCE QU'A EU EUGÈNE VARLIN dans les années 1865-1871 n'a été reconnue que tardivement, en 1885 — année de la publication d'un article dans *La Revue socialiste* de son ami le relieur Clémence. Il fut pourtant un important acteur et l'un des derniers combattants de l'insurrection. Pourquoi cet oubli ? Car, excepté au début de celle-ci, il n'est guère apparu en 1871 sur le devant de la scène. Puis « minoritaire » dans l'Assemblée communale, il se limita à la gestion du quotidien de la Commune, étant en désaccord profond avec la conduite autoritaire de la révolution de 1871 par une « majorité » jacobine.

Il est pourtant un acteur exemplaire du mouvement d'autoémancipation des « misérables », accompagnant au plus près ce mouvement toujours renaissant, en dépit de ses échecs, des insurrections avortées ou réprimées.

Cette émancipation à laquelle il est profondément attaché a d'abord été la sienne ; refaire son éducation, retourner à l'école à plus de vingt ans, n'a rien d'évident.

C'est à cette stricte discipline que Varlin s'est plié pour mener à bien une libération collective.

Il lit beaucoup, nombre de ses prédécesseurs l'ont influencé; mais, très vite, il s'en affranchit. Son émancipation est d'abord libération de toute tutelle... À commencer par celle, lointaine, de Fourier<sup>1</sup> tout aussi bien que de Louis Blanc et, surtout, comme tous alors, de Proudhon<sup>2</sup>. Après s'être très tôt «déproudhonisé<sup>3</sup>», il se libère de Bakounine, comme des internationaux belges et suisses, et même de Marx peut-être... Il les intègre, n'a de cesse de les accommoder à sa manière, récusant tout maître d'école, professeur de socialisme. Car l'émancipation ouvrière ne peut tolérer de guides extérieurs. Il est ainsi exactement en accord avec la devise internationale, trop souvent oubliée: «L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes», dans la ligne de cette «charte de l'Internationale» qui, comme l'a démontré Maximilien Rubel, n'avait rien de vraiment

1. Charles Fourier (1772-1837), originaire de la même région que Proudhon, influent sur tout le XIX<sup>e</sup> siècle, avec des nombreux disciples, bien que dispersés. Utopiste célèbre par sa postérité, il relit, dès 1808, la raison des Lumières à l'aune des catégories dominées, en imaginant impossible la conciliation entre progrès et exploitation de l'homme par l'homme. Il appartient à la triade des grands utopistes retenus par l'histoire (Charles Fourier, Henri de Saint-Simon, Robert Owen), qui seront lus et appréciés par Karl Marx et que Pierre-Henri Leroux a réunis sous un ensemble nommé le «socialisme utopique».

2. Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) est considéré par les historiens comme le père du socialisme français, voire de l'anarchie, et dont l'influence fut considérable, malgré sa profonde misogynie. Varlin prit ses distances avec ses disciples, majoritaires en France et qui, à titre d'exemple, votèrent contre le travail des femmes, au premier congrès de l'Internationale des travailleurs (en 1866). Varlin y fut minoritaire en se prononçant, à l'inverse, en faveur de celui-ci.

3. C'est l'international belge César De Paepe qui emploie ce barbarisme dans une lettre à Marx, le 13 novembre 1869.

« marxiste » ; mais était suffisamment forte pour réunir, habilement neutre pour ne pas désunir<sup>4</sup>.

C'est le syndicalisme français qui naît avec lui. Il n'en est bien entendu, ni ne se veut l'inventeur et ne fait que prolonger, pour l'accomplir enfin, l'idée d'association chère à tous les penseurs socialistes de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils en ont peu à peu précisé la nécessité et les contours<sup>5</sup>. Les ouvriers parisiens en ont tenté l'expérience, il s'agit alors de pousser les choses à l'extrême : l'émancipation ouvrière ne peut désormais être qu'internationale.

Varlin condense dans sa démarche toutes les expériences d'association dont il sait, pour les avoir expérimentées concrètement, tout aussi bien l'apport fondamental que les limites. Il en a exploré toutes les formes alors possibles, de la coopération la plus pacifique à la résistance la plus offensive, et conclu qu'il n'en faut exclure aucune et, qu'au contraire, il serait bon d'apprendre à les bien combiner.

L'émancipation doit être collective ; elle sera surtout *antiautoritaire*. Il s'agit de n'être pas soumis, ni de soumettre à une quelconque autorité supérieure — dans le cas présent, même celle d'un conseil général de l'Internationale, pourtant bien peu directif.

4. Maximilien Rubel, « Chroniques de la 1<sup>re</sup> Internationale », *Cahiers de l'ISMEA*, 1964, et du même, « La charte de l'Internationale », *Le Mouvement social*, n° 51, 1965.

5. L'idée d'association ouvrière est évidemment fort ancienne ; elle a connu un vif regain aux lendemains de 1830. Dans son numéro du 17 octobre 1830, *L'Artisan* publie un article, probablement de la main de Jules Leroux, qui s'adresse aux imprimeurs : « De l'association comme moyen de remédier à la misère des classes laborieuses. » Il y mentionne déjà, en les opposant, sociétés de résistance et associations de production. Puis, elle s'épanouit dans le grand mouvement de 1849-1849. Voir Rémi Gossez, *Les Ouvriers de Paris. 1. L'Organisation, 1848-1851*, Bibliothèque de la révolution de 1848, T. 10, 1968.



Dès lors, il faut faire prendre corps et progresser le mouvement des sociétés encore dans des limbes plutôt incertains : mouvement que prolongera sans aucun doute ce que l'on nomme si mal « l'anarchosyndicalisme », ou le syndicalisme révolutionnaire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il ne fait que suivre ce que Marx a appelé le « mouvement réel » de la classe ouvrière. Bien qu'il préside plus que souvent les réunions de formation des sociétés ouvrières parisiennes, puis françaises, il ne se considère jamais pour autant comme un dirigeant, encadrant seulement un mouvement qui se généralise de lui-même. Lorsqu'en 1869 le congrès de Bâle l'exige, il abandonne immédiatement la présidence de la société des relieurs qu'il a fondée et développée.

Un syndicalisme naît alors, efficace malgré quelques échecs retentissants sur cette fin de l'Empire. Il obtient quelques avantages immédiats et ne méprise en aucune façon les réformes les plus minimes. Mais son action a surtout pour perspective un grand but : la recherche enfin d'une « vraie démocratie », que l'on nomme alors la « république démocratique et sociale ». Il pousse à l'extrême ici encore une réflexion largement amorcée, au moins, depuis 1850.

Varlin croit avoir trouvé le moyen le plus efficace : la fédération des sociétés ouvrières pour réaliser enfin l'émancipation des travailleurs : il cherche inlassablement à définir la forme de ce que prendra ce but final, encore lointain et imprécis, sans y parvenir encore.

Une certitude pourtant déjà : non seulement la solution sera « antiautoritaire », mais aussi, dans une large mesure, antiétatique, « an-archiste » — non pas au sens où l'entendent ses amis anarchistes suisses, mais dans un sens « libertaire » ;



celui que Bakounine ou Marx, comme lui-même, croiront pouvoir attribuer à la révolution parisienne de 1871<sup>6</sup>.

La «vraie démocratie» à venir ne peut être en aucune façon un régime représentatif. Le triste exemple du Second Empire l'a suffisamment montré.

L'affranchissement des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs... Aussi nous ne devons plus nous fier à ces hommes qui jusqu'à ce jour, nous ont bercés de vaines promesses pour obtenir nos suffrages, et qui, arrivés au pouvoir, nous ont abandonnés et trahis. [...]

Pendant que nos hommes d'État essayent de substituer un gouvernement parlementaire et libéral au régime du gouvernement personnel [...] nous socialistes, qui, par expérience, savons que toutes les vieilles formes politiques sont impuissantes à satisfaire les revendications populaires [...] nous devons nous employer activement à préparer les éléments d'organisation de la société future, afin de rendre plus facile et plus certaine l'œuvre de transformation sociale qui s'impose à la Révolution.

Certes l'énergie populaire doit être guidée, mais comment définir ce nécessaire encadrement? En 1869, peu avant le congrès de Bâle, Varlin doit ici avouer son embarras à son ami l'international belge Eugène Hins :

Je m'aperçois que j'ai parlé trop affirmativement de représentation, en principe nous n'admettons la représentation que pour l'exécution des volontés générales, mais non pour leur expression. Pour m'exprimer plus clairement, nous

6. Là encore, pas d'originalité spéciale de la pensée: le 30 septembre 1830 paraît *Le Peuple: journal général des ouvriers, rédigé par eux-mêmes*: «Assez longtemps des hommes qui se sont dit les défenseurs du peuple se sont servi de lui comme un instrument utile à leurs vues ambitieuses.» Et, en juillet 1841, le communiste May forme dans *L'Humanitaire* le projet d'un «gouvernement anarchique», où associations et communes se régissent par elles-mêmes. Autant d'idées que l'on retrouve, mûries, chez Varlin.

voulons bien déléguer le pouvoir exécutif attendu que le peuple ne peut pas lui-même faire exécuter sa volonté. Mais nous ne voulons plus déléguer le pouvoir législatif; le peuple doit lui-même voter ses lois. J'espère que cette question viendra à l'ordre du jour du prochain congrès; elle sera intéressante à traiter.

La forme que prendra la neuve république démocratique et sociale n'est pas encore trouvée.

Le soulèvement du 18 mars 1871 vient en quelque sorte trop tôt. Ne refusant pas pour autant la réalité et ses problèmes, Varlin accompagne activement le mouvement populaire dès ses débuts.

Mais la révolution communale apportera-t-elle vraiment la réponse à sa difficile quête? La classe ouvrière a été dans l'affaire bien oubliée. Quand il s'agit de passer aux actes, la majorité des membres de l'Assemblée communale ne sait que retrouver de vieilles recettes jacobines. Après avoir soutenu, malgré ses doutes, la révolte de toutes ses compétences (notamment financières et organisatrices), Varlin sera « minoritaire », et des plus actifs dans la rébellion. Il doit reconnaître l'échec d'une Commune qui, au lieu d'inventer un futur, se réfugie dans les ornières éculées des souvenirs. On devine chez lui une grande désillusion qui ne doit pas être pour autant assimilée à de la résignation, à moins que sa mort presque recherchée rue Lafayette ne soit une fuite dans une sorte de suicide...

## VARLIN EN SON TEMPS

Dieu, que vous supposez capable de se passionner pour les vertus ou les vices individuels, ne connaît qu'un objet d'amour, qu'un objet de haine, l'action combinée et l'action incohérente, l'ordonnance géométrique des relations, — et si vous voulez soustraire le grand nombre à l'oppression du petit nombre, cherchez l'art de incorporer le grand nombre, de lui donner une puissance active qui ne soit jamais déléguée. — C'est à quoi vous ne parviendrez pas dans la Civilisation.

Charles Fourier, *Manuscrits*, 1806

**I**L N'EST PAS DE BIOGRAPHIE qui puisse prétendre atteindre réellement le but qui lui est supposé, qui serait de restituer en sa totalité et en sa vérité ce que fut le personnage choisi ; on ne peut jamais vraiment pénétrer une intimité. Situera-t-on ce personnage dans le milieu où il vit ; expliquera-t-on par ce milieu les attitudes, les positions qu'il est amené à prendre ? Ce sera forcément au détriment de la stricte biographie : on court le risque de perdre tout ce qu'il peut y avoir d'original, de rebelle, dans les atti-

tudes ou les positions dudit personnage. Le dilemme est classique, quelque précaution que l'on prenne pour l'étude de la personne et de son milieu<sup>7</sup>. Mais là n'est peut-être pas le principal problème dans le cas qui nous occupe.

Sur Eugène Varlin, dont la vie « politique » est très courte (de 1865 à 1871), il existe trop de lacunes dans notre documentation (elle n'est abondante que pour les années 1869 et 1870). Nous n'avons pratiquement pas de renseignements sur le rôle qu'il put tenir dans la première commission de l'Internationale, où il est visiblement en opposition avec la ligne suivie par la majorité de ses collègues. Manque pour l'essentiel toute la correspondance qu'il entretient avec son ami belge Eugène Hins. Celle-ci aurait disparu dans un incendie ; il ne nous en reste qu'une lettre, de grande importance. Manquent également des détails sur ses relations avec d'autres correspondants très divers, en province ou à l'étranger, dont nous n'avons jamais que quelques bribes. D'où l'appel que l'on va faire en abondance à des textes extérieurs à l'entreprise biographique à strictement parler, mais qui permettent de situer le climat dans lequel Varlin vit et agit. On les a cités longuement, et surtout évité de les mutiler : au lecteur de se faire sa propre opinion sur leur utilité ou leur valeur. Il faut les lire avec précaution et selon le vocabulaire du temps : ainsi des termes de « coopération », « association », ou même de « république », dont le sens s'est affadi aujourd'hui jusqu'au contresens.

Varlin, collaborateur du journal suisse *L'Égalité*, en connaît assurément le contenu. Probablement, même s'il

7. Voir sur ce point les analyses de Jacques Le Goff, « Comment écrire une biographie historique aujourd'hui », *Le Débat*, n° 54, 1999, et Serge Wolikow (dir.), *Écrire des vies. Biographie et mouvement ouvrier*, Éditions universitaires de Dijon, 1994.

ne les signe pas expressément, il ne peut ignorer les visées des grands textes émanant de cette Chambre fédérale des sociétés ouvrières qu'il a contribué à fonder, ou de la Fédération des sections parisiennes de l'Internationale, dont il assure le secrétariat. Ces textes révèlent le climat dans lequel il vit et agit.

Il faut tenir compte de la formation de Varlin, comme du milieu au sein duquel il agit, de l'époque et de la génération à laquelle il appartient, des événements auxquels il doit faire face, des problèmes qui se posent à lui ou à la génération à laquelle il appartient. Abondant en textes, de la main de Varlin ou de celle d'autres, ce livre n'a donc rien d'une biographie classique ; il sera pour une large part la chronique du mouvement des sociétés ouvrières de la fin des 1860, qui lui doit tant.

### ***Les années de formation***

On ne saurait certes se satisfaire des indications habituelles, mais quelques repères demeurent indispensables. Louis Eugène Varlin est né dans le petit bourg de Claye-Souilly, en Seine-et-Marne, le 8 octobre 1839. On connaît vaguement son enfance, au sein d'une famille paysanne, républicaine de longue date. Il jugera lui-même très insuffisante l'éducation sommaire qu'il a reçue.

Comme il est fréquent à cette époque dans les milieux populaires, c'est familialement que se transmettent les traditions politiques. Son grand-père maternel, François Antoine Duru, mort en 1852, paraît avoir fait son éducation républicaine ; en 1848, ce dernier a été membre du conseil municipal de Claye-Souilly, et démissionnaire après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte en décembre 1851. Il racontait volontiers à toute la famille, au cours des veillées,

les hauts-faits de la deuxième République. Ce grand-père a sans doute été à l'origine de son choix de devenir ouvrier relieur. Il a cédé son bel atelier du 16, rue des Prouvaires à l'un de ses fils, Marc Hippolyte Duru ; c'est chez cet oncle que Varlin fera son apprentissage jusqu'en 1854.

Il fréquente l'école jusqu'à l'âge de treize ans. Cette école où, aux termes de la loi Guizot de 1833, l'on enseigne aux enfants du peuple un strict minimum afin que ceux-ci apprennent à « librement se soumettre<sup>8</sup> ».

Il y acquiert ce savoir minimum que pouvait procurer la loi Guizot, puis migre à Paris, en 1852, comme font tant d'autres provinciaux surtout dans les années 1851 à 1856<sup>9</sup> (à la mort de son grand-père et au tout début d'un Empire qu'il ne cessera de combattre). Après son apprentissage, nous savons par son livret qu'il travaille chez Boutigny, rue Mignon, Sauvage, rue Rochechouart, Krantz, à la Chapelle, Grégoire, rue Saint-Sulpice. Il fréquente nombre d'ateliers parisiens et travaille dans les meilleurs, notamment chez la veuve de Jean Édouard Niédrée, passage Dauphine, du 1<sup>er</sup> décembre 1857 au 26 juin 1858, et, enfin, chez la veuve de Despierres, 3, rue de l'Échelle. Il y est contremaître jusqu'en 1864, avant de s'établir à son compte, vers 1864 ou 1865<sup>10</sup>. Il a ainsi connu Paris du nord au sud.

Il est à peu de chose près le benjamin de la nouvelle génération ouvrière, qui va affronter un Second Empire

8. Voir Michèle Riot-Sarcey, *Le Réel de l'utopie*, Albin Michel, 1994.

9. L'agglomération parisienne passe en ces années de 1 021 000 habitants à 1 161 000 habitants.

10. Niédrée a été relieur fournisseur de l'Empereur. Installé passage Dauphine, à Paris, son atelier est continué par sa veuve jusqu'en 1861. Il est repris par son gendre Philippe Belz, qui obtient une médaille d'argent à l'Exposition de 1867. Niédrée a exercé jusqu'à sa mort, en 1854.

autoritaire. En 1865, il a vingt-six ans : son compagnon dans l'action, Benoît Malon, en a vingt-trois ; son ami le plus proche, Antoine-Marie Bourdon, graveur en armoiries, a vingt-trois ans également. Les relieurs Alphonse Delacour et Adolphe Clémence (son premier biographe dans *La Revue socialiste*, en 1885), vingt-six. Une jeune génération prend la place, quelquefois avec rudesse, des héros vieillissés de 1848, avec des ambitions très proches, mais une ardeur renouvelée ; elle semble fortement influencée par les récentes analyses proudhoniennes, complexes ou contradictoires, sur les « contradictions économiques » de la société du moment<sup>11</sup>.

Le mouvement ouvrier français a connu une féroce répression, après juin 1848 et l'instauration du régime impérial de Napoléon III. En 1861 a lieu une retentissante grève des typographes parisiens, vieille profession contestataire. Elle n'est que la première d'une longue série.

C'est son ami Alphonse Delacour qui le fait entrer en 1857 dans la Société civile des ouvriers relieurs. Varlin habite alors au 22, rue de la Fontaine-au-Roi, dans le 11<sup>e</sup> arrondissement ; il quittera ce logement en 1862 (ce sera son domicile définitif) pour le 33, rue Dauphine, dans le 6<sup>e</sup>, en garni à l'hôtel d'Aubusson et au loyer de 37,50 francs par trimestre.

Varlin est un ouvrier d'art parisien. Ces ouvriers, véritable aristocratie du travail, ont joué un rôle important dans tous les mouvements ouvriers<sup>12</sup>. Quant à la corporatisme des relieurs et brocheurs, c'est l'une des plus petites de Paris. Selon les enquêtes de la Chambre de commerce

11. Au moins a-t-il lu *De la capacité politique des classes ouvrières* (1864, publié au début de 1865), et probablement *Du principe fédératif et de la nécessité de reconstituer le parti de la Révolution* (1863).

12. Marx a jugé trop sévèrement ces « ouvriers de luxe, la vieille ordure... ignorants, prétentieux et bavards ».



de 1860 ou de 1872, elle ne compterait alors que de 3 000 à 4 000 membres. Le métier est féminin pour les deux tiers; la société sera donc celle des « relieurs et relieuses ».

Ce n'est pas, comme on le dit trop fréquemment, le seul Varlin qui l'a ouverte aux femmes; celles-ci y ont été admises à la suite d'une réforme des statuts de la société, en 1863. Il est toutefois précisé que « les femmes sociétaires ont les mêmes droits que les hommes, exceptée pourtant la participation aux fonctions administratives ».

La « Société de crédit mutuel et de solidarité des ouvriers et ouvrières relieuses » n'est pas la seule à Paris à admettre en son sein les travailleuses. On compte des femmes dans plusieurs sociétés ouvrières; on les accepte notamment dans la Société de crédit mutuel des ouvriers de la céramique, et dans bien des coopératives de consommation.

Le corps des relieurs est extrêmement soucieux de son originalité et de sa qualité. Il s'agit d'ouvriers lettrés, ne serait-ce que du fait des livres qui passent en abondance entre leurs mains<sup>13</sup>. Dans leur rapport pour l'Exposition de 1862, les délégués relieurs donnent un aperçu des améliorations qu'il faudrait apporter à leur profession. Ils condamnent la division du travail, telle qu'elle est pratiquée dans la nouvelle reliure « industrielle ». La reliure pour les gros travaux a abandonné Paris et s'est installée à Tours, Limoges, Rouen... Ce qui reste à Paris est le travail de luxe, pour le compte de particuliers ou d'entreprises spécialisées<sup>14</sup>:

Dans ces ateliers, un terrassier, un maçon ou un cordonnier est métamorphosé en relieur, sans avoir préalablement fait

13. L'oncle Duru a reproché à son neveu de lire les livres qu'on lui confiait plutôt que de les relier.

14. Horace Say, *Journal des économistes*, 1854.

un apprentissage. Il y a donc là un danger réel pour la profession, qui, lancée dans cette voie, dégénère avec une rapidité affligeante, d'où il faut conclure qu'avec cette organisation, dans dix ans, on ne trouvera plus un seul ouvrier sachant entièrement son métier. [...] [Les délégués] souhaitent qu'il soit créé un cours ou un enseignement professionnel où tous les ouvriers et ouvrières pourraient compléter leur instruction manuelle, afin de détruire les mauvais effets de la division du travail qui en a fait des spécialistes.

Varlin a mis la main au texte. Il lie explicitement ces observations à la revendication de la journée de dix heures :

Il y a deux ans et demi [soit vers 1859], lorsque nous demandions à réduire la journée à dix heures<sup>15</sup>, nos patrons nous montraient comme épouvantail la concurrence de province, voire même la concurrence étrangère. Eh bien, cette concurrence de la province, nous ne pouvons pas la soutenir par le travail à prix réduits. [...] Il n'y a que la qualité et le goût de notre travail qui puisse assurer notre supériorité. Donc, il ne faut pas laisser s'accomplir l'œuvre de décadence, il faut ramener le bon travail même dans la fabrique.

Varlin attache une très grande importance à l'éducation. « Bien qu'il n'y ait pas de ma faute, il m'est pénible de ne rien savoir. » Lui-même a repris la sienne, en suivant les cours de français, de droit, et de comptabilité de l'Association philotechnique<sup>16</sup> : en 1862, cette dernière a établi, sur la rive gauche, à la Sorbonne et à l'École de pharmacie, près de ce qui sera bientôt son domicile de la rue Dauphine, un enseignement complet. Y sont élèves en même temps, son frère Louis Varlin, le bronzier Theisz, le mécanicien

15. C'était déjà une des principales revendications populaires, en 1848.

16. À ne pas confondre avec la très ancienne Association polytechnique. La Philotechnique a fait dissidence en 1848, parce que plus politique, de la Polytechnique. Elles ont cependant le même but, et fusionneront en 1867.

Drouchon... Il suit également, avec Tolain, Combault, Émile Landrin, Murat et Camélinat, le cours que professe rue Oberkampf Jules Andrieu, futur communal<sup>17</sup>, à destination des «illettrés, ouvriers, petits commerçants et employés de commerce», ou encore les cours de Chemalé, commis architecte, pour la comptabilité et le droit, et de Pierre Denis, qui les initie à la pensée de Proudhon. On rencontrera plus tard à peu près tous ces personnages<sup>18</sup>. Varlin semble adorer par ailleurs la musique, suit en 1864 les cours de l'école de musique numérique Galin-Paris-Chevé<sup>19</sup>; et il fait activement partie de sa chorale<sup>20</sup>.

Parmi ses lectures, *Du Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau, *L'Organisation du Travail* de Louis Blanc, les revues *La Mutualité* de Jules Vinçard (organe des sociétés corporatives), *L'Association* (leur bulletin international), *La Morale indépendante* de Louis Ulbach<sup>21</sup>. C'est dans *La Mutualité* qu'il fait ses premières armes, rendant compte des séances du premier congrès de l'Internationale à Genève, en 1866. On notera l'importance toute

17. Voir de celui-ci les très critiques *Notes pour servir à l'histoire de la Commune de Paris de 1871*, Payot, 1971, avec une présentation de Maximilien Rubel et Louis Janover; réédition Libertalia, 2016.

18. Article de Jean Gaumont, «De l'Internationale à la Commune: Eugène Varlin», *Revue Socialiste*, janvier-juin 1913, p. 513 *sq.*

19. Galin-Paris-Chevé: il s'agit de Nanine Chevé Paris (1800-1868), de son frère Aimé Paris (1798-1866) et de son mari Émile Chevé (1804-1864). Pierre Galin (1786-1821) a été un des fondateurs de la méthode, dont l'idée remonte à Rousseau... Les notes sont représentées par les chiffres de 1 à 7; les «altérations» sont indiquées.

20. Voir sur ce point le blog de Michèle Audin, *La Commune de Paris*, «Eugène Varlin chante avec Amand Chevé».

21. Louis Ulbach a lancé le 6 août 1865, avec le concours d'Henri Brisson, le journal hebdomadaire *La Morale indépendante*, où il côtoie notamment Charles Renouvier.

particulière de la lecture de Louis Blanc, qui prône une organisation du travail, mais par intervention de l'État :

Il ne suffit pas de découvrir des procédés scientifiques, propres à inaugurer le principe d'association et à organiser le travail suivant les règles de la raison, de la justice, de l'humanité ; il faut se mettre en état de réaliser le principe qu'on adopte pour l'émancipation des prolétaires. Il y faut appliquer toute la force de l'État<sup>22</sup>.

Dans un projet, somme toute assez conforme à celui de Louis Blanc, c'est contre l'intervention de l'État que vont se dresser les internationaux, et tout spécialement Varlin<sup>23</sup>.

De ses goûts littéraires nous ne savons rien, sauf qu'il n'a pas aimé *Les Misérables* de Victor Hugo : le père Madeleine était trop paternaliste à son goût, la misère populaire décrite trop littérairement.

Ainsi que tous ses camarades, Varlin vit dans une ambiance assurément « proudhonienne » : on préférera ici parler d'« ambiance » plutôt que d'influence directe.

Selon Benoît Malon :

Au moment où l'Internationale fut introduite en France, la partie militante du prolétariat français était presque entièrement mutualiste. La tombe de Proudhon était à peine fermée que sa *Capacité politique des classes ouvrières*, publiée par des disciples fidèles, devenait du jour au lendemain le livre de la partie la plus studieuse et la plus intelligente du prolétariat français. Comme, juste à cette époque, l'élite de la bourgeoisie républicaine, voulant se donner l'avantage des

22. Benoît Malon, *La Revue socialiste*, janvier 1887.

23. C'est ce que rappellera Benoît Malon : « Louis Blanc doit être classé au premier rang parmi les précurseurs du collectivisme : dans l'*Organisation du travail*, il porta à la théorie bourgeoise de la concurrence des coups dont elle reste marquée encore. Enfin il indiqua les moyens pratiques (restes de situation et auxquels il faudra revenir) d'une rapide transformation collectiviste de la société. »

sympathies populaires, venait de se déclarer coopératiste, il s'ensuivit que tout le mouvement démocratique et social du moment reçut l'estampille mutuelliste<sup>24</sup>.

La révolutionnaire russe Vera Zassoulitch saura tempérer des années plus tard, non sans justesse, cette affirmation trop péremptoire :

Très peu lisaient Proudhon naturellement et un moins grand nombre encore comprenaient ses œuvres aussi nombreuses qu'embrouillées, mais certaines phrases de Proudhon, certaines notions sur le crédit gratuit, sur l'échange des produits à leur juste valeur, sur le fédéralisme et l'anarchie, étaient toutes prêtes chez quiconque avait envie de raisonner, de théoriser<sup>25</sup>.

Tout aussi importante assurément, l'« ambiance » ou l'esprit fouriériste. Il faut savoir gré à Michel Cordillot d'avoir décelé plus que des traces de fouriérisme dans les débuts de la section parisienne<sup>26</sup>. Il rappelle que l'Internationale parisienne compte des fouriéristes parmi ses fondateurs : le très vieux militant Limousin (qui se retirera en 1865), de même que son fils Charles à qui il a cédé sa place, ou qu'Antoine Bourdon, ami très proche de Varlin.

Il croit pouvoir en donner pour preuve la position de Varlin (et de son ami Bourdon) sur le problème du travail des femmes, lors du congrès de Genève de 1866 (ce qui

24. *La Revue socialiste*, mars 1887, p. 221 sq.

25. Vera Zassoulitch, *Essai d'histoire de l'association internationale des travailleurs* (1889), in Enna A. Jeloubovskaïa, *La Chute du Second Empire et la naissance de la Troisième République en France* (traduit du russe par J. Champenois), Éditions en langues étrangères, 1959, p. 107.

26. Michel Cordillot, « Le Fouriérisme dans la première Internationale », *Cahier Charles Fourier*, n° 3, 1992.

*Pas de plastique dans nos assiettes !*

*Des perturbateurs endocriniens à la cantine*, par  
l'association Cantine sans plastique France,  
préface de Ana Soto & Jane Muncke.

*De la Catastrophe – L'Homme en question du Déluge  
à Fukushima*, Sous la direction de Michèle Riot-Sarcey.

*Histoire de la Commune de 1871*,  
Prosper-Olivier Lissagaray, préface de Jacques Rougerie.

*Histoire des Polonais en France*,  
Yves Frey.

*Histoire des Turcs en France*,  
Gaye Petek & Ségolène Débarre.

*Bee Happy – Histoires de ruches, de miels et d'apiculture*,  
Barbara Bonomi Romagnoli.

*Eugène Varlin – Aux origines du mouvement  
ouvrier*, Jacques Rougerie.

*Convois – La déportation des Juifs de France*,  
Jean-Luc Pinol, préface de Serge Klarsfeld.

*Il était une fois les révolutions*,  
Mathilde Larère.

*Ma Vie*, Léon Trotsky,  
préface d'Edwy Plenel.

*Les Réfugiés du Mékong – Cambodgiens, Laotiens  
et Vietnamiens en France*,  
Karine Meslin.

*Les Bleus et la Coupe – De Kopa à Mbappé*,  
François da Rocha Carneiro.

*L'État détricoté – De la Résistance à la République en marche, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée,*  
Michel Margairaz & Danielle Tartakowsky.

*L'Attente. Déplacés juifs en Allemagne, 1945-1952,*  
Nathalie Cau, préface d'Annette Becker.